

CONDITIONS.

ABONNEMENT :

Un an ---- 2 \$1.00
Six mois ---- 0.75
Un numéro -- 0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.



CONDITIONS.

ANNONCES :

Pas ligne
Première insertion, 10c
Ins. subséquentes, 5c

Remise libérale aux annonceurs à long terme.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

Le vrai peut quelquefois n'être pas "vrai sans blague."—BOIS L'EAU

Vol. I.

H. BERTHELOT --- Rédacteur.

No. 40.

Feuilleton du "Canard."

POUTRE ET PAIL.

I.

Mme Valentine Poutre adore son mari ; M. Poutre est fanatique de sa femme ; c'est le bruit public. Pris séparément, ils sont exquis ; réunis, on les trouve délicieux. Tout le monde les aime.

Accablés par la nature d'un cœur sensible ils ne s'occupent, du matin au soir, qu'à se rendre utiles à leur prochain :

Il est peu de ménages de leur connaissance qui n'aient éprouvé les effets de leur sollicitude pour le bien d'autrui.

Les jeunes filles a qui sainte Catherine est sur le point de commander un chapeau : les fils de famille en délicatesse avec des pères barbares ; les époux qu'une incompatibilité d'humeur passagère à désunis, peuvent en toute confiance s'adresser à eux. Ils tiennent des maris en réserve, donnent des conseils au boisseau et travaillent dans les réconciliations avec un succès indubitable.

Quelques méchantes langues ont bien prétendu qu'au fond M. et Mme Poutre sont des faux bons hommes et qu'ils se mêlent trop de ce qui les regarde pas assez. Mais ce sont là de purs cancons, d'indignes accusations, que récoltent d'ordinaire et sans s'en émouvoir les obligeantes personnes qui font le bien.

II

Seulement Mme Poutre est un peu bruyante. Il n'y a que les gens dont la conscience est inquiète qui dissimulent ou adoucissent leur présence. Quand elle est quelque part, il faut qu'on la voie et qu'on l'entende. Ce n'est pas un crime.

Vers la fin du mois dernier, elle entra dans la chambre ou dormait son mari— il était 7 heures du matin— alla droit à la fenêtre, tira vigoureusement le rideaux, ouvrit les persiennes sans aucune précaution et se dirigea vers le lit où M. Poutre, les sourcils froncés, se demandait pourquoi on le réveillait si brusquement.

Sans s'inquiéter des regards que que lui lance son mari, elle prend la parole.

—Le ciel nous envoie, dit-elle,

une douloureuse occasion d'exercer ce dévouement dans lequel nous cherchons notre unique volupté.

M. Poutre, qui reprendrait volontiers un rêve interrompu, fait le geste d'un homme capable de remettre à plus tard les confidences dont il est menacé.

Mais l'exubérante Valentine : —Sais tu ce qui arrive ? Lucienne a quitté son mari.

—Lucienne ! qui diable peut bien s'appeler Lucienne, à cette heure-ci ? murmure M. Poutre.

—Madame Pail, ma meilleure amie.

—Ah ! vraiment cette petite Lucienne ! mais je n'y puis rien. Je suis le tien. Et c'est déjà bien assez, ajoute-t-il mentalement.

—Ah ! tu n'y peux rien. Tu crois cela. Moi, je ne suis pas de ton avis.

—Parbleu, pense M. Poutre —Nous nous devons à nous-mêmes, avec la réputation que nous avons d'offrir nos bons offices pour ménager une réconciliation.

—C'est vrai, répond M. Poutre sur le ton d'une indifférence condensée. Mais qu'est ce qu'elle a donc fait cette petite Mme Pail. Elle s'est laissée enlever par quelque cuirassier.

—Oh ! Théophile ! s'écria Valentine indignée.

—Avec ça qu'elle a des yeux qui ont l'air de demander l'aumône à la porte de tous les cœurs.

—Que vas-tu chercher ? Elle s'est querellée avec son mari. On a été fort loin. Lucienne a offert à M. Pail un soufflet que celui-ci n'a pas eu le temps de refuser. Bref on s'est séparé à l'amiable et l'on plaide.

M. Poutre voyant bien qu'il lui faut renoncer à renouer son sommeil interrompu dit en se frottant les yeux :

—J'avais toujours pensé que ça finirait comme ça. Cette jeune femme a le plus détestable caractère du monde !

—Lucienne, ah ! par exemple !

—Mais certainement. Elle n'avait pas le sou quand Pail l'a épousée, d'ailleurs.

—Elle avait sa beauté.

—Sa beauté, sa beauté, je ne sais comment vous la regardez pour la trouver belle, c'est une poupée mal faite.

—En tous cas, elle est toujours mieux que son mari, qui a une épau le plus haute que l'autre.

—Calomnie !

—Est-ce aussi une calomnie qu'il est joueur et qu'il ne peut en trevoir un cotillon sans en tomber perpendiculairement amoureux. C'est un misérable et un monstre.

—Alors, pourquoi veux-tu la reconcilier avec un être aussi profondément déplorable.

—Tu m'ennuies.

—Ce sont les aménités qui commencent. Si c'est pour ça que tu viens me réveiller avant le jour.

—Ah ! voilà le grand mot lâché. J'ai taquiné ta paresse. On ne peut pas l'arracher du lit.

—Valentine, laisse-moi la paix.

Je ne suis pas disposé à faire ce matin ta partie de mauvaise humeur. Si tu veux te chamailler avec quelqu'un, va trouver ta cuisinière. Elle a bon bec et te fait taire quelquefois.

—Comme vous tombez vite dans la grossièreté.

—Tu confonds avec sincérité.

Mme Poutre se redresse et va répondre, mais son mari, rompant les chiens, reprend la parole et dit :

—Cela n'empêche qu'il faut voir Mme Pail le plus tôt possible.

—Oui, elle s'est retirée chez sa mère, Mme Sansac.

—Tu leur feras une visite. Moi, j'irai trouver Pail. Je suis sûr de le rencontrer au cercle. Tu prouveras à Lucienne qu'elle a tort. Je déclarerai à son mari qu'il n'a pas raison, et nous les inviterons à dîner pour samedi. Au dessert, ils s'embrasseront, ou nous y perdrons notre renommée. En campagne, donc, madame Poutre, et déployez toute votre diplomatie.

III

Ce ne fut pas long. Mme Poutre, qui s'intitulait modestement la petite Sœur des Alligés, sortait de chez elle vers deux heures de l'après-midi vêtue de noir et de violet comme si elle eût voulu indiquer par cette toilette de deuil joyeux qu'elle apportait, dans les plis de sa robe, la fin de tout les maux.

Mme Pail était une gracieuse femme de vingt-six ans que M. Poutre avait calomniée, car elle était réellement fort jolie et très bien faite.

Avec autant d'éloquence que de précautions, toute confite en ses paroles, n'abdiquant pas pour cela l'autorité que donne la conscience de sa valeur, Mme Poutre exposa le motif de sa visite, Lucienne se récria :

—Jamais dit-elle. Savez-vous qu'il m'a insultée.

—Vous l'avez mortifié.

—J'ai été menacée, ma chère.

—Il a été frappé, ma mignonne.

—Alors, qu'il me fasse des excuses.

—Il en fera.

—Je n'irai dîner chez vous qu'à cette condition.

—Soit, mais venez.

—Quel jour ?

—Samedi. C'est une date un peu rapprochée, mais mieux vaut tôt que jamais.

—Si vous saviez comme il a été violent. A propos, je veux être chez vous la première. Vous me verrez arriver vers six heures, si j'y vais ! ne comptez pas trop sur moi, cependant.

—Bon ! bon ! bon ! fit madame Poutre qui s'en alla en souriant.

M. Pail recevait quelques heures après l'invitation de M. Poutre et l'acceptait avec enthousiasme, lui.

—Vous êtes le modèle des amis, dit-il. Je n'oublierai jamais que vous m'aurez rendu mon bonheur.

—Parlons au conditionnel, s'il vous plaît, mon cher Pail, j'espère que ma femme réussira auprès de la vôtre, mais ce n'est pas encore chose faite.

—Hélas ! vous avez raison. Ma pauvre Lucienne est un peu entêtée. Et puis sa mère, la digne madame Sansac, lui enfonce les idées dans la tête comme on enfonce les clous..... Pourvu qu'elle consente.

Enfin quoiqu'il arrive, à samedi.

—A samedi.

Quand les deux consolateurs de Profession se retrouvèrent, ils se firent part de leurs observations.

—Eh ! bien, dit M. Poutre.

—Eh ! bien ? mon ami, je n'ai pas eu ma foi beaucoup de peine à la décider, répondit Valentine. Ce pas une besogne digne de mes qualités.

—C'est comme moi, ce Pail a failli me sauter au cou en entendant ma proposition. J'ai presque regretté de m'être dérangé.

—Je ne comprends guère répondit Mme Poutre, qu'on se querelle si violemment pour être tout prêt à s'embrasser.

—Enfin ! peut-être que jusqu'à samedi la rupture sera devenue plus complète.

—Espérons le, pour avoir l'occasion d'être plus utiles, dit Valentine sur un ton bêt.

(A CONTINUER.)